

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Poésie](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[39. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[40. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-09-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitSi vous étiez entré tout à l'heure dans ma cour, vous auriez été un peu surprise.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°75/103-104

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 151-152, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/85-92

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°39 Dimanche 17. 4 heures

Si vous étiez entrée tout à l'heure dans ma cour, vous auriez été un peu surprise. Vingt trois chevaux de selle, deux cabriolets, une calèche. Les principaux électeurs d'un canton voisin sont venus en masse me faire une visite. J'étais à me promener dans les bois avec mes enfants. J'ai entendu la cloche du Val Richer, signe d'un événement. Je ne savais trop lequel. Nous avons doublé le pas, et j'ai trouvé tout ce monde là qui m'attendait. Je viens de causer une heure et demie avec eux de leurs récoltes, de leurs impositions, de leurs chemins, de leurs églises, de leurs écoles. Je sais causer de cela. J'ai beaucoup d'estime et presque de respect pour les intérêts de la vie privée, de la famille, les intérêts sans prétention, sans ambition, qui ne demandent qu'ordre et justice et se chargent de faire eux-mêmes leurs affaires pourvu qu'on ne vienne pas les y troubler. C'est le fond de la société. Ce n'est pas le sel de la terre, comme dit l'Évangile mais c'est la terre même.

Ces hommes que je viens de voir sont des hommes sensés, honnêtes de bonnes mœurs domestiques, qui pensent juste et agissent bien dans une petite sphère et ont en moi, dans une sphère haute assez de confiance pour ne me parler presque jamais de ce que j'y fais et de ce qui s'y passe. Mes racines ici sont profondes dans la population des campagnes, dans l'agricultural interest. J'ai pour moi de plus, dans les villes, tout ce qu'il y a de riche, de considéré, d'un peu élevé. Mes adversaires sont dans la bourgeoisie subalterne & parmi les oisifs de café. Les carlistes sont presque comme des étrangers, vivant chez eux, entre eux et sans rapport avec la population. La plupart d'entre eux ne sont pas violents, et viendraient voter pour moi, si j'avais besoin de leurs suffrages. Du reste, je ne crois pas que mon élection soit contestée. Aucun concurrent ne s'annonce. Ce n'est pas de mon élection que je m'occupe mais de celles qui m'environnent. Je voudrais agir sur quelques arrondissements où la lutte sera assez vive. Je verrai pas mal de monde dans ce dessein. Si la France, toute entière ressemblait à la Normandie, il y aurait entre la Chambre mourante et la Chambre future bien peu de différence ; et j'y gagnerais plutôt que d'y perdre. Mais je ne suis pas encore en mesure de former un pronostic général. Vous voilà au courant de ma préoccupation politique du jour. Je veux que vous soyez au courant de tout.

Lundi 7 h. du matin

Je suis rentré hier chez moi vers 10 heures à notre heure à celle qui me plaît le plus pour vous parler de nous. J'ai trouvé mon cabinet et ma chambre pleine d'une horrible fumée. Mes cheminées ne sont pas encore à l'épreuve. Il a fallu je ne sais quel temps pour la dissiper. Je me suis couché après. Aussi je me lève de bonne

heure. Laissez-moi vous remercier encore du N°39, si charmant, si charmant ! Qu'il est doux de remplir un si tendre, un si noble cœur! Cette nuit trois ou quatre fois en me réveillant, vos paroles me revenaient tout à coup, presque avant que je me susse réveillé. Je les voyais écrites devant moi. Je les relisais. Adieu n'est pas le seul mot qui ait des droits sur moi.

Je ne vous avais pas parlé de ce petit tableau. J'y avais pensé pourtant, et j'aurais fini par vous en parler. Vous n'en savez pas le sujet. Il est plus lointain, plus indirect que vous ne pensez. En 1833, 34, 35. 36, j'ai relu et relu tous les poètes où je pouvais trouver quelque chose qui me répondit ; qui me fit ... dirai-je peine ou plaisir? Pétrarque surtout m'a été familier. C'est peut-être, en fait d'amour le langage le plus tendre, le plus pieux qui ait été parlé. J'entends parler dans les livres que je méprise infiniment en ce genre, poètes ou autres. Un sonnet me frappa, écrit après la mort de Laure et pour raconter un des rêves de Pétrarque. Je vous le traduis

" Celle que, de son temps, nulle autre ne surpassait, n'égalait, n'approchait, vient auprès du lit où je languis, si belle que j'ose à peine la regarder. Et pleine de compassion elle s'assied sur le bord ; et avec cette main, que j'ai tant désirée, elle m'essuie les yeux ; et elle m'adresse des paroles si douces que jamais mortel n'en entendit de pareilles.- Que peut, dit-elle, pour la vertu et le savoir, celui qui se laisse abattre ? Ne pleure plus. Ne m'as-tu pas assez pleurée ? Plût à Dieu qu'aujourd'hui tu fusses vraiment vivant comme il est vrai que je ne suis pas morte ! "

Voilà mon petit tableau Madame. Il m'a fait du bien. M. Scheffer a réussi à y mettre quelque chose de la ressemblance qui pouvait me plaire. Les vers inscrits au bas sont le sonnet même de Pétrarque. Oui, mon fils était mieux, bien mieux que son portrait, qui lui ressemble pourtant beaucoup. Vous avez vu, vous avez regardé avec amour d'aussi nobles, d'aussi aimables visages, pas plus nobles, pas plus aimable.

Ma petite fille aussi est plus jolie que son portrait, des traits plus délicats, une physionomie plus fine. Vous la verrez elle. Je voudrais que vous pussiez la voir souvent, habituellement. Elle est si animée, si vive, toujours si prête à s'intéresser à tout gaiement ou sérieusement ! Elle vous regarderait avec tant d'intelligence. Elle vous écouterait avec tant de curiosité ! Laissons cela. Quand nous aurons trouvé ce que je cherche en Normandie, nous pourrons ne pas le laisser.

Lundi 10 heures 1/2

Voilà le N°40. Je n'ai pas vu cet article de la Presse dont vous me parlez. Je vais le chercher. Je renouvellerai mes recommandations indirectes comme bien vous pensez là du moins mais positives. Ce n'est pas aisé. Mettez sur Adieu tout ce que vous voudrez. Je me charge d'enchérir. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-17.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/950>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 151-152

Date précise de la lettre Dimanche 17 septembre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 16

ce, en fait d'homme
qui ait été
que je méprise
ses. Un homme
cause et pour
vous le traduis
ou surpassait,
auprès du lit où
à peine la
tion, elle s'avied
in, que j'ai tant
et elle m'adress
un mortel m'in
peut, dit-elle,
chui qui se,
us. De mar-tu
à qu'aujourd'hui
mon. C'est vrai

Il m'a fait du
quelque chose
staire. Les vers
de Pétrarque.
ieux que son
beaucoup. Vous
e. Aussi noble,
te, pas plus
plus jolie que

Si vous étiez entré tout à
l'heure dans ma cour, vous auriez été un peu
surprise. Vingt trois chevaux de selle, deux
cabriolets, une calèche. Les principaux électeurs
de ce canton voisins sont venus en masse me faire
une visite. J'étais à ma promenade dans les bois
avec mes enfants. J'ai entendu la cloche du Val
Noir, signifiant un événement. Je ne savais trop
lequel. Nous avons doublé le pas, et j'ai trouvé
tout ce monde là qui m'attendait. Je viens de
causer une heure et demie avec eux de leurs
détails, de leurs impositions, de leurs chemins,
de leurs systèmes, de leurs écoles. Je n'ai causé de
cela. J'ai beaucoup d'estime et presque de respect
pour les intérêts de la vie privée, de la famille,
les intérêts dans prétention, sans ambition, qui
se demandent qu'on leur rende justice, et se chargent
de faire eux-mêmes leurs affaires pourvu qu'on
ne vienne pas les y troubler. C'est le fond de
la société. Ce n'est pas le sel de la terre, comme
dit l'Évangile, mais c'est la terre même. Les
hommes que je viens de voir sont de, hommes

l'usage, honnête, de bonnes mœurs domestiques, qui
pensent juste et agissent bien dans une sphère
sphère et est en moi, dans une sphère haute
assez de confiance pour ne me parler presque
jamais de ce que j'y fais et de ce qui s'y passe.
Mes racines s'en sont profondes dans la population
des campagnes, dans l'agriculture intéressée, j'ai
pour moi de plus, dans les villes, tout ce qu'il y
a de riche, de considéré, d'un peu élevé. Mes
adversaires sont dans la bourgeoisie subalterne de
parmi les disciples de café. Les cartistes sont presque
comme des étrangers, vivant chez eux, retirés, et
sans rapports avec la population. La plupart
d'entre eux ne sont pas violents, et vendraient voter
pour moi si j'avais besoin de leurs suffrages.
Du reste, je ne crains pas que mon élection soit
contestée, aucun concurrent ne s'avance, le
mérit par de mon élection que je m'occupe, mais
de celle qui m'invoquent. Je voudrais agir
sur quelques arrondissements où la lutte sera
assez vive. Je verrai par mal de monde dans
le devoir. Si la France toute entière ressembloit
à la Normandie, il y auroit, entre la chambre
monécante et la chambre future, bien peu de
différence; et j'y gagnerois plutôt que d'y

perdre. Mais je
forme un projet
de ma préoccu-
pation toujours au

Je suis rattrapé
heure, à celle que
le nom. J'ai le
plein d'un ha-
pas encore à la
lens pour la de-
je me lève de
remercie encore
Qu'il est doux à
cœur! Cette nuit
vos paroles me
que je me susse
d'oubli. De la reli-
qui ait des de-

Je ne vous
J'y avois pensé
en parler. Vous
lointain, plus in-
84, 85, 86, j'a-
pouvai trouver
me fit... il est

investiguer qui
de l'opinion
de haute
s'procure
qui s'y passer.
population
intérêt. J'ai
ce qu'il y
de mes
substantive et
sont presque
entière, et
la plupart
indiquent votre
suffrages.
lection soit
sance. Ce
l'occupe, mais
je n'ai agité
cette très
grande dans
s'ne semblait
la chambre
en peu de
que d'y

perdre. Mais je ne dois pas encore en mesure de
formuler un pronostic général. Vous voilà au courant
de ma préoccupation politique du jour, et vous que
vous soyez au courant de tout.

Lundi 7h du matin

Je suis resté hier chez moi vers 10 heures, à votre
honneur, à celle qui me plaît le plus pour vous parler
de moi. J'ai trouvé mon cabinet et ma chambre
pleins d'une horridité fumée. Mes chemises ne sont
pas encore à l'épreuve. Il a fallu je ne sais quel
temps pour la dissiper. Je me suis couché après, mais
je me lève de bonne heure. Adieu-moi vous
remerciez encore de n° 39, si charmant, si charmant!
Qu'il est doux de compter un si tendre, un si noble
cœur! Cette nuit, trois ou quatre fois, en me réveillant,
vos paroles me revenaient tout à coup, presque avant
que je me fusse réveillé. De les voir écrits devant
moi, de les relire. Adieu n'est pas le seul mot
qui ait des droits sur moi.

Je ne vous avais pas parlé de ce petit tableau.
J'y avais pensé pourtant, et j'aurais fini par vous
en parler. Vous n'en savez pas le sujet. Il est plus
lointain, plus indirect que vous ne pensez. En 1839,
34, 35, 36, j'ai relu et relu tous les poètes, où je
pouvais trouver quelque chose qui me répondit, qui
me fit... Adieu je peine ou plaisir? Pélissier

n° 16

Austère m'a été familière. C'est peut-être, en fait d'amour,
le langage le plus tendre, le plus pieux qui ait été
parlé. Peut-être parlé dans les livres, que je méprise
infinitement en ce genre, poètes ou autres. Un sonnet
me frappa, écrit après la mort de Laura et pour
substituer un de ceux de Pétrarque. Je vous le traduis

« Cette que, de son sein, nulle autre ne surpassait,
négaloit, n'approchoit, vint auprès du lit où
je languis, si belle que j'eus à peine la
regarder. Le plein de compassion, elle s'avicia
sur le bord; et avec cette main, qui j'ai tant
desirée, elle m'essuya les yeux; et elle m'adressa
des paroles de douceur que jamais mortel n'en
entendit de pareilles. — « Que peut, dit-elle,
« pour la vertu ou le savoir, celui qui se,
« laisse abattre? Ne pleure plus. Ne mar-tu
« pas aux pleurs? Plût à Dieu qu'aujourd'hui
« tu fusses vraiment vivant, comme il est vrai
« que je ne suis pas morte! »

Voilà mon petit tableau, Madame. Il m'a fait du
bien. M^{re} Schéffer a réussi à y mettre quelque chose
de la ressemblance qui pouvoit me plaire. Les vers
inscrits au bas sont le sonnet même de Pétrarque.

Bien, mon fils était mieux, bien mieux que son
portrait, qui lui ressemble pourtant beaucoup. Vous
avez vu, vous avez regardé avec amour d'aussi noble,
d'aussi aimable, d'aussi sage, pas plus noble, pas plus
aimables. Ma petite fille aussi en plus jolie que

l'heure d'au-
surprise. Un
cabriolet, un
d'un canton de
une visite. Je
avec moi, en fa-
riches, signa-
lequel. Nous
tout ce monde
Laura, un li-
s'écarte, de
de leurs byt-
celui. J'ai bea-
pour les inter-
les intérêts de
de demandent
de faire eux-
me vicieux pa-
la société. Le
dit l'évangile
homme que je

son portrait, des traits plus délicats, une physionomie
 plus fine. Vous la verrez, elle. Je voudrais que vous
 fussiez la voir souvent, habituellement. Elle est si
 aimable, si vive, toujours si prête à s'intéresser à tout,
 gaiement ou sérieusement ! Elle vous regarderait avec
 toute l'intelligence ! Elle vous écouterait avec toute
 la curiosité ! Laissons cela. Quand nous aurons
 trouvé ce que je cherche en Normandie, nous pourrons
 me pas le laisser.

Lundi 10 h. 1/2.

Voilà le N° 40. Je n'ai pas vu cet article de la Presse
 donc vous me parlez. Je vais le chercher. Je renouvelerai
 mes recommandations, indirectes, comme bien vous pensez
 là du moins, mais positives. Ce n'est pas aisé ! Mettez
 sur le lieu tout ce que vous voudrez. Je me charge
 d'enchaîner. Adieu. Adieu.